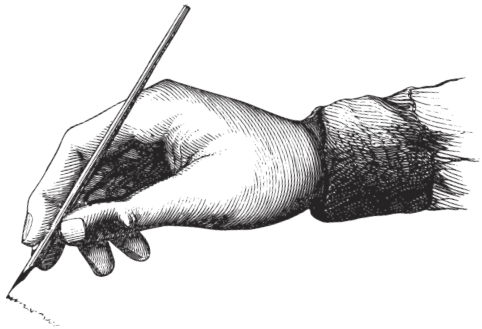

D'habitude, les gens qui écrivent leurs mémoires ont un pied dans la tombe. Moi, je n'ai que seize ans, mais j'ai décidé de vous raconter l'histoire de ma vie. Pour deux raisons. Une, je ne suis pas sûr de faire de vieux os. Deux, j'ai vu plus de choses qu'un centenaire. Mais commençons par le commencement, comme disait le bourreau à Marie-Antoinette en lui coupant les cheveux.



Les demoiselles de Lange veulent une petite fille. – Je suis adopté. – On m'apprend à faire la différence entre le bien et le mal.

À la mort de leur papa, les demoiselles de Lange, que je n'appelle pas encore tante Mélanie et tante Amélie parce qu'elles ne m'ont pas adopté à ce moment de mon récit, s'aperçurent de deux choses. Une, qu'elles étaient trop vieilles pour faire le bonheur d'un homme. Deux, qu'elles étaient assez jeunes pour faire le bonheur d'un enfant. Accompagnées de Mariette, leur servante, elles se rendirent chez l'abbé Pigrièche qui dirigeait un hospice pour les orphelins mâles et femelles, rue des Ursulines à Tours.

Mesdemoiselles de Lange expliquèrent dans le détail à l'abbé Pigrièche ce qu'elles voulaient comme genre d'orphelin : pas un nourrisson qui risquait de claquer trop vite (je crois qu'elles dirent la chose autrement) et de leur faire beaucoup de chagrin, mais plutôt un enfant de deux ou trois ans, en bonne santé, propre, sage, intelligent, sans croûtes sur la figure, blond avec des yeux bleus, et bien sûr :

– Une fille !

– J'ai un enfant de deux ans, répondit l'abbé, blond avec des yeux bleus…

– Pas de croûtes ? s'inquiéta Amélie, qui était la cadette.

L'abbé fit signe que l'enfant n'était pas atteint de cette infirmité, mais d'une autre, plus gênante :

– C'est un garçon.

Les demoiselles eurent l'air tellement consterné que sur le moment l'abbé n'insista pas. Il leur fit faire la tournée de la pouponnière côté filles. Il y avait ce jour-là une nouvelle-née qui n'allait pas faire la journée, une grosse braillarde aux joues rouges et une idiote à quatre pattes. Profitant de la déception des demoiselles, l'abbé Pigrièche leur proposa d'aller jeter un coup d'œil sur le petit garçon d'à côté.

– Oh, c'est bien inutile, protesta Mélanie, qui était l'aînée.

– Mais puisque nous y sommes, dit-il fermement.

Il montrait la porte qu'il suffisait de pousser, et les demoiselles de Lange, qui avaient reçu une bonne éducation, n'osèrent pas lui dire non.

De l'autre côté de la porte, je dormais bien tranquille dans mon berceau avec un collègue à ma droite et un collègue à ma gauche parce qu'il y avait crise du logement chez les bébés garçons.

– C'est celui du milieu, fit l'abbé Pigrièche, assez sûr de l'effet que je produirais.

J'étais blond comme il l'avait dit, avec une peau de pêche, des cils de soie, des oreilles de satin, et beau comme les Amours tout nus que dessinent les peintres en haut des tableaux, sauf que j'étais habillé. L'inconvénient quand on écrit ses mémoires, c'est qu'on est obligé de dire du bien de soi. Mais la preuve que c'était la vérité, c'est que mademoiselle Amélie s'exclama :

– Quel petit ange !

– On le prend toujours pour une fille, glissa l'abbé.

– Cet enfant a-t-il un nom ? s'informa mademoiselle Mélanie.

– C'est souvent le cas pour les enfants… Il s'appelle Malo.

Mademoiselle Mélanie eut un haut-le-cœur :

– C'est un nom chrétien ?

– On en a même fait une ville, répondit l'abbé.

Il y eut un silence puis mademoiselle Amélie (la cadette, mais c'est la dernière fois que je le précise) se pencha sur mon berceau et prononça distinctement :

– Malo… Malo de Lange.

Et ces mots me firent ouvrir les yeux.

– Bleus, Mélanie ! Regardez comme ils sont bleus !

Je sais bien que je ne peux pas me souvenir de cette scène puisque je n'avais pas deux ans. Mais elle m'a été racontée par la suite. Quand mademoiselle Amélie fit un geste vers moi pour m'enlever du berceau, Mariette, la

servante, s'interposa en disant qu'on ne savait rien de moi, que je n'étais peut-être même pas complètement orphelin, et que j'avais sûrement des maladies cachées.

– Je vais vous dire tout ce que je sais, promit l'abbé.

Une dame, le visage caché sous une voilette, m'avait confié en nourrice à une paysanne des environs. Mais un an plus tard, la paysanne mourut, et son mari, qui ne recevait plus d'argent pour mon entretien, m'apporta à l'hospice des Ursulines. Il ne savait pas le nom de ma mère et pensait que j'étais « un enfant de l'amour ». C'est une façon de dire que personne ne veut de vous.

– Qui lui a donné ce nom de Malo ? questionna mademoiselle Mélanie.

– La dame à la voilette.

– Et il n'avait pas sur lui quelque chose qui permette de l'identifier, comme une croix en or ou des langes en dentelle ?

– Pas d'or, pas de dentelle.

– Et le mari de la paysanne, on pourrait l'interroger ?

– On pourrait, oui, mais il est mort.

L'abbé oubliait de révéler à mon sujet une chose très importante. Je pourrais avouer tout de suite ce que c'était, mais je garde toujours le meilleur pour la fin, comme disait le cannibale en se mettant la cervelle de côté.

Le lendemain, le jardinier de l'hospice des Ursulines me conduisit chez les demoiselles de Lange, rue des Cerisiers.